

édifice, au style primitif, ils ne se sont jamais fait le moindre scrupule d'y appliquer le leur.

C'était là, sans doute, un procédé violent et radical qui nous semble quelque peu exagéré, mais qui explique parfaitement aussi toute l'aversion que l'on éprouvait alors pour la copie servile d'un art quelconque.

Chaque époque a su conserver ainsi son indépendance, et s'est créée un art particulier dont nous profitons maintenant.

Pourquoi ne suivrions-nous pas, dans ce qu'elle a de compatible avec le développement utile et vrai des facultés du génie artistique, cette ligne de conduite si naturelle et si en rapport avec les besoins de l'intelligence humaine, toujours avide d'émancipation.

D'ailleurs, il ne faut pas se faire illusion, l'archéologie, dont on abuse étrangement aujourd'hui, ne sera bientôt plus qu'une science morte et de nul effet, en ce qui concerne les œuvres de notre époque. Elle n'aura plus sa raison d'être si, au lieu d'avoir à rechercher et à classer des styles originaux, elle ne peut plus s'exercer que sur des contrefaçons. Et c'est à ce fatal dénouement que nous conduit, d'une manière inévitable, l'imprudente doctrine qui voudrait imposer aux architectes l'observance rigoureuse des styles reconnus et classés.

Nous avons d'autant plus de raison de combattre cette nouvelle idée, qu'appuyée maintenant par l'autorité religieuse, il est à craindre qu'elle ne soit tenue pour vraie par la plus grande partie du clergé, que les soins du ministère laissent à peu près étranger aux questions que nous traitons ici, et ne soit aussi strictement observée qu'un point de discipline ecclésiastique.

C'est là, pour nous, une véritable hérésie en matière d'art qu'il importe de ne pas laisser s'accréditer. L'erreur de principe en archéologie a des conséquences aussi funestes pour